

JULIEN BLANC - GRAS

Paradis

[avant liquidation]



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

Paradis (avant liquidation)



AU DIABLE VAUVERT

Julien Blanc-Gras

Paradis (avant liquidation)



Du même auteur

GRINGOLAND, roman, *Au diable vauvert*, 2005

COMMENT DEVENIR UN DIEU VIVANT, roman, *Au diable vauvert*, 2008

TOURISTE, roman, *Au diable vauvert*, 2011

Ouvrage écrit avec le soutien du Centre national du livre.

ISBN : 978-2-84626-500-3

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande
contact@audiable.com

UNE NATION ENTIÈRE DU PACIFIQUE POURRAIT
UN JOUR DÉMÉNAGER AUX FIDJI

Craignant que le changement climatique n'anéantisse l'intégralité de leur archipel, les dirigeants des Kiribati envisagent de recourir à un plan de sauvegarde extraordinaire : déplacer leur population aux Fidji.

Le président des Kiribati, Anote Tong, a déclaré vendredi à l'Associated Press que son cabinet avait avalisé le projet d'acheter environ 2400 hectares sur une île des Fidji. (...) « Nous espérons ne pas avoir à déplacer tout le monde sur cette île, mais si cela devenait absolument nécessaire, oui, nous le ferions. Ce ne serait pas pour moi personnellement, mais pour la génération à venir. Pour eux, déménager ne sera plus une question de choix. Ce sera une question de survie ».

Dépêche *Associated Press* (extrait), 9 mars 2012

Le bout du monde se cache plus loin que prévu. On m'avait appris que les antipodes se trouvaient aux alentours de la Nouvelle-Zélande et comme c'est exact, je m'étais empressé d'y croire. Arrivé à Auckland, j'ai tout de même dû emprunter deux avions supplémentaires avant d'apercevoir ma destination. Il faut croire que la géographie est une science mouvante.

Il est 6 heures du matin derrière ce hublot, j'émerge devant un champ de nuages toisant le Pacifique. Mon regard hésite à se poser, tiraillé par trop de splendeurs concurrentes. En face, il se fixe sur les ribambelles cotonneuses tendues vers l'horizon. Vers le bas, il

guette l'apparition des atolls punctuant la monotonie de l'océan.

— Tu vois les montagnes ?

Je fronce les sourcils, je ne suis pas assez réveillé pour saisir les subtilités de l'humour océanien. Mon voisin éclate de rire, se présente et me tend la main. Le steward, lui, me tend une bière. Il est un peu tôt pour s'imbiber. Nabby n'a pas ces scrupules et s'empare de la canette. Il a de bonnes raisons de fêter son retour aux Kiribati. C'est un marin qui passe sa vie à l'écart de ses latitudes d'origine ; il n'a pas vu son épouse et son fils depuis onze mois.

Nous descendons vers Tarawa, l'île capitale, un des trente-trois confettis qui composent cette nation éparpillée dans l'immensité. Curieuse capitale, qui s'étire sur une trentaine de kilomètres pour quelques hectomètres de large. Une étroite bande corallienne dépourvue de relief et assaillie par le mouvement perpétuel des vagues. Vue du ciel, sa fragilité saute aux yeux. C'est un grain de sable dans l'océan, une touche de vert égarée dans le bleu. Un minuscule éclat d'Éden cerné par l'infini.

— C'est vrai, ces histoires de montée du niveau de la mer ?

— Je reviens chaque année. Et chaque année,
l'eau s'est rapprochée de ma maison.

Il y a des pays en voie de développement et des espèces en voie de disparition. La république des Kiribati est un pays en voie de disparition.

Un cas singulier, à contre-courant d'une époque où chaque secousse géopolitique peut accoucher d'un nouvel État. Il n'y a jamais eu autant de nations sur terre. Celle-là semble vouée à l'effacement. Non par scission ou absorption. On lui promet l'engloutissement.

J'ai organisé ma vie autour d'une ambition saugrenue, le quadrillage méthodique de la planète. Moteur : toujours voir un pays en plus. Ce qui se profile ici, c'est un pays en moins. Je dois m'y rendre avant qu'il ne soit rayé physiquement de la carte.

Sur le planisphère, le pauvre est à peine visible à l'œil nu. Sa surface terrestre ne couvre même pas celle d'un département français, mais on pourrait faire rentrer l'Inde dans son espace maritime. À la fois un des plus petits et un des plus grands pays. Je ne peux pas résister à cette aberration géographique. Ajoutons que l'équateur et la ligne de changement de date se croisent aux Kiribati. On est donc en droit de considérer qu'il s'agit du centre du monde.

De deux choses l'une. Soit le turquoise irréal du lagon a été retouché par ordinateur par un fabricant de cartes postales, soit Dieu existe et il était au sommet de son art dans sa période bleue. Les palmiers se penchent sur la plage, le ciel est immaculé, les hamacs semblent confortables et l'air conditionné de la voiture fonctionne. Plusieurs indices concordent, j'arrive au paradis.

L'aéroport international de Bonriki est un excellent modèle de désorganisation car il n'est international que deux ou trois fois par semaine, quand atterrissent les rares passerelles entre les Kiribati et le monde extérieur. Partant d'ici, il faut une petite heure pour atteindre l'autre bout de Tarawa-sud. Une succession quasi

ininterrompue de villages bordant l'unique route, un enchevêtrement de maisons sur pilotis, de bâtiments en dur et de cabanes de palmes entassés les uns sur les autres. Beaucoup d'églises. La traversée de ce long faubourg fourmillant exige de slalomer entre les trous, les camionnettes bondées, les chiens errants et les enfants jouant sur la chaussée. Il faut également prendre garde aux cochons – j'y reviendrai.

Le paysage est parsemé d'épaves de voitures en décomposition accélérée et de containers vides attendant la rouille. Un cargo échoué s'effrite dans le lagon. Quelques canons témoignent du passage d'une guerre mondiale. L'ensemble dessine un spectacle d'apocalypse industrielle, ironique sur cette île qui n'a jamais connu d'industrie. On pourrait aussi penser à une installation d'art contemporain balnéaire, du land-art à l'échelle d'un pays.

Le mot « taxi » est l'un des plus universels qui soient. Je ne suis pas certain qu'il existe aux Kiribati. En tout cas, il n'y en avait pas à l'arrivée de l'avion. Un ingénieur canadien a bien voulu m'embarquer dans sa voiture, il pousse la gentillesse jusqu'à partager sa connaissance des lieux au fil de notre progression : « Nous passons

actuellement sur le point culminant ». On ne perçoit pas la moindre élévation. « Il y avait un panneau pour signaler l'endroit, mais il a été volé. »

Mon conducteur me déroule ensuite la liste des quatorze restaurants du pays, il m'indiquera « ceux qui sont sûrs ». Je ne l'écoute que d'une oreille, occupé à contempler le lagon, dont la perfection réveille mes pulsions lyriques. Je suis à deux doigts de m'éjecter de la voiture, d'arracher mes vêtements et de courir vers l'eau en déclamant des sonnets à la gloire de l'insurpassable miracle esthétique de la nature. « N'y songe même pas. Le niveau de pollution est rédhibitoire. C'est l'infection assurée. À ce propos, voici l'hôpital. Si tu tombes malade, il ne faut surtout pas venir ici. Ton état empirerait. On est dans le pays d'Océanie le plus défavorisé en terme de santé. »

Il enchaîne sur une litanie des plaies sanitaires qui accablent la population. Je retiens que la lèpre cause encore quelques ravages. Plusieurs indices concordent. Il se peut, finalement, que j'arrive en enfer.

Je suis installé dans l'un des rares hôtels de Tarawa, celui qui sert de point de chute aux expatriés. Il se targue d'être le meilleur hébergement du pays ; le niveau de salubrité de ma chambre se révèle légèrement inférieur à celui d'un hôtel de passe de Barbès. Sol en linoléum gondolé, néon dégueulasse, robinetterie moisie et literie ornée de petites taches de sang – entre autres – dues aux divers insectes sévissant dans ce qui sera mon antre pour quelques semaines. L'hôtel fournit une serviette et du savon, sept cintres et une chaise en plastique couverte de traces non identifiées. Au rayon des points positifs, un grand lit, deux fenêtres et un frigo en état de marche, dans lequel je pourrais plonger ma tête en cas d'insolation.

On accède à mon palace par un escalier périlleux. Le seuil de la chambre offre une vue sur l'océan d'un côté et sur le lagon de l'autre. Aux Kiribati, on n'échappe pas à la mer. Dommage qu'on ne tienne pas plus d'une minute sur le palier. La chaleur, renforcée par l'humidité permanente, écrase le nouveau venu. Je comprends vite que le seul moyen de survivre sous ce climat pendant la journée consistera à rester nu dans ma tanière, collé à la climatisation. Deux mètres plus loin, à côté de la porte, c'est déjà la fournaise, le changement climatique immédiat. Entre 10 et 16 heures, impossible de s'agiter à l'extérieur. Il faut limiter ses mouvements. Boire régulièrement. Produire du sens en caleçon. C'est ainsi que ce livre sera écrit.

Pour le terrain, ce sera tôt le matin ou en fin d'après-midi. Je compte dresser le portrait de cette île qui s'enfonce. Sa taille m'autorise à envisager l'exhaustivité. J'ai bien l'intention de rencontrer le président et les pêcheurs. Fréquenter les élites et l'homme de la rue. Une expression qui prend ici toute son ampleur, dans la mesure où il n'y a qu'une seule rue.

Kiatoa Arieta est vêtu d'un simple lavalava, le paréo local. Il a le corps noueux et la peau burinée de ceux qui sont sortis en mer tous les jours de leur vie. Dans son cas, cela fait soixante-douze ans que ça dure, une longévité remarquable dans ce pays. Ses filets sèchent entre deux arbres, quelques poissons grillent devant sa maison coincée entre le lagon et les gaz d'échappement incessants des voitures qui frôlent sa parcelle.

Kiatoa me fait part de ses mésaventures. Il a perdu son bateau suite à une manœuvre aventureuse de son imbécile de gendre. C'est un drame pour un pêcheur pauvre, mais il a l'habitude de gérer l'adversité. Ses autres soucis sont moins circonstanciels. Il y a quelques années, devant

la menace des vagues, Kiatoa a dû reculer sa cabane, quelques planches recouvertes d'un toit de palmes. C'est un avantage de la pauvreté, les habitations légères se déplacent facilement.

Chaque jour, il va chercher des pierres sur la plage côté océan. Il les trimballe jusqu'à son terrain, où elles viennent consolider la digue qui protège sa maison. Ici, on appelle ça des *seawalls* et ils font partie des incontournables de l'architecture locale. C'est la solution d'urgence pour lutter contre l'érosion qui, lentement et sûrement, grignote le rivage. Il a construit le sien tout seul au fil des années, avec ses mains. L'ouvrage n'est jamais terminé, le travail de sape des éléments ne lui permet pas le repos. Sisyphe en action sous l'épée de Damoclès du changement climatique. Le vieil homme ne se doute pas de sa portée mythologique. L'histoire de Kiatoa est banale à Tarawa. Demandez à tous les vieux qui vivent sur le lagon, on a perdu vingt mètres de terre en trente ans. Ce pays rétrécit.

Vu d'Europe, le changement climatique est une menace abstraite. C'est quelque chose qui va arriver. Ici, ça arrive. En périphérie du monde, les Kiribati se trouvent aux avant-postes des enjeux environnementaux. Ce pays sous-développé est en avance sur le reste de la planète. Comme lors du passage à l'an 2001, quand, du fait sa position géographique, il fut le premier à accueillir le nouveau millénaire.

À titre personnel, choisir ce sujet est, j'en suis persuadé, un mauvais choix stratégique. Difficile de trouver moins branché que les Kiribati. Qui s'intéressera à cet endroit encore plus éloigné que le bout du monde, dont le nom déclenche rarement autre chose qu'un « où ça ? » dans les

conversations ? Soyons honnêtes, le changement climatique n'est pas une thématique sexy. Il vient de temps en temps remplir une case dans les journaux télévisés, celle de la prophétie anxigène. La menace écologique globale stimule notre propension à l'indignation – salauds de pollueurs – et tenaille notre mauvaise conscience d'hyper-consommateurs – tiens, moi aussi je pollue. Elle active la culpabilité, posture en vogue dans un Occident travaillé à la fois par la honte de son passé colonial et par le masochisme hérité de sa culture chrétienne. On s'autoflagelle cinq minutes en songeant à la planète que nous laisserons à nos enfants, puis on va faire des courses. Tout bien pesé, je crois qu'on s'en fout. Autour des machines à café, on parle toujours de la météo, jamais du climat. C'est normal, les loyers sont intenable et nous n'aurons pas de retraite, alors il faut bien établir des priorités. Le futur, on verra ça demain.

Je dois toutefois me plier à l'évidence : je suis ici. Outre mon obstination à parcourir des contrées improbables, je dois avouer une certaine fascination pour le processus en cours, celle qui pousse le passant vers l'accident et le reporter vers les cadavres.

Comment vit-on en attendant une fin du monde programmée ? Comment aborde-t-on un désastre qui a le triste privilège d'être inédit ?

D'ordinaire, la catastrophe est instantanée. Un séisme ou un tsunami dévastent des contrées et brisent des destins en quelques secondes.

La catastrophe peut être cyclique telles la sécheresse, l'épidémie ou la famine.

Les Kiribati expérimentent la catastrophe au ralenti.

Le vieux Kiatoa ne se pose pas toutes ces questions. Il porte des pierres. Il survit.